

L'histoire de Hongrie dans l'*Encyclopédie*

Comme on le sait, dans le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie*, d'Alembert distingue trois facultés fondamentales de l'esprit humain, notamment la mémoire, la raison et l'imagination. Ces facultés, ajoute-t-il, constituent les bases des trois objets généraux de nos connaissances, respectivement celles de l'histoire, de la philosophie (les sciences naturelles comprises) et des arts. Néanmoins, l'*Encyclopédie* ne prête pas la même attention à chacun de ces trois domaines : l'histoire est beaucoup moins représentée que les deux autres.

En ce qui concerne les informations concrètes sur les vicissitudes historiques de la nation hongroise, elles se trouvent, d'une part, dans l'article *Hongrie*, relativement court, du chevalier Jaucourt, d'autre part, d'une manière souvent sporadique, dans de nombreux articles rédigés par le chevalier lui-même et par d'autres collaborateurs de l'*Encyclopédie*, articles sur telle ou telle ville, région, nationalité ou sur certains événements européens importants. Il faut d'ailleurs remarquer que la matière de plusieurs articles signés « D. J. », c'est-à-dire « de Jaucourt », fut assemblée par les quatre ou cinq secrétaires (pour nous, anonymes) du chevalier qui donna aux textes en question leur forme définitive.

Dans ce qui suit, pour plus de brièveté, nous bornerons nos investigations à l'*Encyclopédie* même, en laissant de côté les volumes du *Supplément*, rédigés par Panckoucke. Pour les lieux géographiques, nous indiquerons aussi leur nom en hongrois et, si l'endroit se trouve au-delà des frontières de la Hongrie d'aujourd'hui, nous y ajouterons son nom officiel dans la langue du pays auquel il appartient.

L'*Encyclopédie* fait souvent allusion à des événements qui s'étaient passés dans l'antiquité sur le territoire du futur pays des Magyars. Jaucourt écrit, par exemple, que selon l'historien Sulpice Sévère, Sabaria, ville romaine en Pannonie fut le lieu de naissance de saint Martin, évêque de Tours, mort en 397. Quant à l'identification de Sabaria à une localité de l'âge moderne, le chevalier mentionne que selon certains, il s'agirait de Sárvár, selon d'autres, de Szombathely qu'il appelle Steinamanger, par son nom allemand (article *Sabarie*).

Un endroit très riche en traditions historiques se trouve dans la périphérie sud de la Hongrie médiévale : Mitrovica qui, aujourd'hui, sous le nom de Sremska Mitrovica, fait partie de la Serbie. Dans l'antiquité, c'est ici que les Romains fondèrent Sirmium, siège de la Pannonie inférieure (*Métrovisa* ou *Mitrovitz*). Sous les empereurs romains, Sirmium était puissant et célèbre et, depuis la diffusion du christianisme, ville épiscopale où même deux conciles furent tenus, l'un en 351, l'autre en 537 (*Sirmich* ou *Sirmisch*).

Une autre ville épiscopale (depuis 303), située en Pannonie supérieure, au confluent des rivières Save et Kupa, était Syscia ou Segestica, que le géographe

Strabon considérait comme *castellum*, lieu fortifié. Point stratégique important, elle devait subir beaucoup de conflits militaires au cours des siècles, c'est pourquoi, comme le chevalier de Jaucourt le constate, au XVIII^e siècle, il n'en est resté qu'une bourgade (*Syscia* = Sziszek ; Sisak, en Croatie).

L'histoire de la province romaine de Dacie, dont la partie septentrionale devint la Transylvanie au moyen âge, est également mouvementée. Avant la conquête de ce territoire par l'empereur Trajan en 106, c'était un royaume indépendant, celui des Daces, dont les monarques s'appelaient *Décébale*. Comme Jaucourt l'écrit, le dernier Décébale, vaincu, cacha ses trésors, avant de se tuer, dans un creux de la rivière Sargetia, près de sa capitale Sarmizogethusa. Les conquérants changèrent le nom de cette ville en *Ulpia Trajana* et en firent le siège de leur nouvelle province (*Sargetia* = Sztrigy ; Streiu, en Roumanie). Les ruines d'*Ulpia Trajana*, selon un autre article du chevalier, sont encore visibles dans la vallée de *Haczag* (*Haczag* = Hátszeg ; Hažeg, en Roumanie). Complétons cette information en y ajoutant que parmi ces ruines, il y a même celles d'un amphithéâtre.

L'histoire de la Transylvanie ancienne et moderne est résumée d'une façon concise dans l'article *Transilvanie* de Jaucourt. L'auteur insiste sur les difficultés que l'armée de Trajan devait surmonter dans ce pays hérissé de montagnes et traversé par des défilés étroits. Après la conquête de la Dacie, les Romains en firent une province consulaire et développèrent l'exploitation des mines d'or et d'argent. Cependant, sous l'empereur Gallien (253–268), les Daces commencèrent à secouer leur joug, et finalement, c'est Aurélien qui, en 271, retira ses troupes de la province. Parmi les restes des monuments romains, Jaucourt énumère dans cet article ceux de quelques routes, les ruines du pont de Trajan et plusieurs inscriptions en pierre.

Après avoir analysé quelques articles sur l'histoire antique des territoires où les Hongrois n'arrivèrent que vers la fin du IX^e siècle, examinons l'opinion des encyclopédistes sur l'origine du peuple magyar. Jaucourt connaît bien la théorie (inventée de toutes pièces par certains chroniqueurs du moyen âge) concernant la parenté étroite entre les Huns et les Hongrois, mais il semble la considérer avec scepticisme : « Soit que les Hongrois soient descendants des Huns, soit qu'ils n'aient rien de commun avec eux que de leur avoir succédé, non contents des terres qu'ils possédoient à l'orient du Danube, ils le passèrent & s'établirent dans les deux Pannonies » (*Hongrie*). La ressemblance entre les deux noms de peuples donne quand même lieu à une idée intéressante : « Quelques auteurs prétendent que ce fut [des] Huns que la *Pannonie* reçut le nom de *Hongrie*, lorsqu'ils s'y furent retirés, après la défaite de leur roi Attila dans la plaine de Châlons-sur-Marne » (*Pannonie*). En évoquant les incursions sanglantes par lesquelles, au X^e siècle, les Hongrois terrifiaient les pays occidentaux et détruisirent des villes entières, Jaucourt ne manque pas de qualifier de « nouveaux Huns » ces dévastateurs (*Remiremont*).

Selon une autre théorie, présentée par l'abbé Mallet, les peuples qui habitent la vaste région entre l'Adriatique et la mer Baltique, jusqu'à la mer Caspienne, « descendent tous des anciens Slaves ; [à] savoir, les Polonois, les Moscovites, les Bulgares, les Carinthiens, les Bohémiens, les Hongrois, les Prussiens [...] ; cependant, chacun de ces peuples a son dialecte particulier » (*Esclavon*). Dans l'article *Hongrie*, même Jaucourt tient la langue hongroise pour « un dialecte de l'esclavon ». Au moment de la rédaction de l'*Encyclopédie*, la vérité historique était encore loin d'être connue : ce n'est qu'en 1770 que le savant János Sajnovics démontra le caractère finno-ougrien du hongrois.

L'époque des incursions prit fin à la suite de deux défaites graves dont la première, survenue en 933, est mentionnée dans l'article *Mersbourg* de Jaucourt. Il est intéressant de noter que l'autre défaite, beaucoup plus importante, subie en 955, n'est pas du tout signalée dans l'article *Augsbourg* (texte d'un auteur non identifié). L'échec des campagnes de pillage eut pour conséquence un changement fondamental dans la mentalité des chefs de la nation. « On sait que ce fut vers l'an 1000 que la Hongrie reçut le christianisme, lisons-nous dans l'article *Hongrie* ; le chef des Hongrois, Étienne, qui vouloit être roi, se servit de la force & de la religion. » Le pape Sylvestre II « le gratifia du titre de roi, & même de roi apostolique. » De l'article *Strigonie ou Ostrogon* (= Esztergom), nous apprenons que cette ville « est la patrie de saint Étienne, premier roi chrétien de Hongrie, mort à Bude en 1038. » Quant à Bude, cette référence est anachronique, puisque la future capitale du pays ne fut fondée qu'au milieu du XIII^e siècle.

L'*Encyclopédie*, évidemment pour des raisons idéologiques, fait plusieurs fois allusion aux interventions de la papauté dans les affaires de la Hongrie. Les papes « prétendirent exiger des tributs » au royaume (*Hongrie*). En 1232, « l'archevêque de Strigonie, auquel le pape avoit donné commission de réformer plusieurs désordres qui régnoient en Hongrie, n'ayant pu y parvenir, avoit mis ce royaume en interdit. » Pour le faire lever, le roi André II s'engagea à exclure les juifs et les « sarrasins » (musulmans) des charges publiques et de « ne contrevenir en rien aux privilèges des clercs, & de ne lever aucune collecte sur eux, même de consulter le pape touchant les impositions sur ses autres sujets » (*Interdit*, article de Boucher d'Argis). Après les troubles qui, au début du XIV^e siècle, suivirent l'extinction de la dynastie des Árpád, c'est de nouveau Rome qui intervint pour mettre sur le trône Carobert (Károly Róbert), de la maison d'Anjou. L'article *Hongrie* qui parle de cette intervention, attribuée à Carobert (1308–1342) des conquêtes qui, en réalité, avaient été faites bien plus tôt, par exemple celle de la Croatie dont la couronne fut obtenue par saint Ladislas et portée par tous ses successeurs dès la seconde moitié du XI^e siècle jusqu'à 1918, ou celle de la Transylvanie dont le même chevalier de Jaucourt affirme dans l'article *Transylvanie* que « S. Étienne, premier roi de Hongrie [la] conquit vers l'an 1001, & y répandit le christianisme », et qu'« à quelques soulèvemens près, qui n'ont pas été de longue durée, elle a toujours été sous le commandement d'un

voivode ou vice-roi. » Carobert était vraiment un grand monarque : il supprima l'anarchie féodale, mit en ordre l'économie du pays et renforça les liens diplomatiques avec ses voisins du nord : la Tchéquie et la Pologne. Au lieu de faire le détail de ces mérites, Jaucourt remarque d'une façon un peu courte que « la Hongrie, sous lui, devint plus puissante que les empereurs qui la regardoient comme un fief. »

Parmi les rois de Hongrie, c'est le fils de Carobert, Louis le Grand (1342–1382) qui semble être le favori des encyclopédistes. Jaucourt, en véritable intellectuel du Siècle des Lumières, projette dans ce personnage l'image d'un monarque éclairé : « il fut juste & fit de sages lois. Ce prince cultivoit la Géométrie & l'Astronomie ; il protégeoit les autres arts. » Il avait l' « esprit philosophique » et « connoissoit la saine raison, étoit un prodige dans ces climats. » Le brave chevalier, historien amateur, se révèle ici propagateur enthousiaste des idées éclairées de son siècle à lui.

Sigismond de Luxembourg, ayant épousé la fille de Louis, devint roi de Hongrie (1387–1437). Les calamités qu'il dut subir ne sont pas seulement mentionnées dans l'article que nous venons de citer, mais aussi dans l'article *Znaim ou Znoym* (= Znojmo, en Tchéquie), écrit également par Jaucourt : « Il fut malheureux [dans la bataille de Nicopolis] contre Bajazeth ; mais il eut plus à souffrir de ses sujets que des Turcs. Les Hongrois le mirent en prison, & offrirent la couronne en 1410 à Lancelot, roi de Naples. » Échappé de sa captivité, « il se rétablit en Hongrie, & fut enfin choisi pour chef de l'empire. » C'est à Znaim qu'il finit ses jours, à l'âge de 78 ans.

D'une façon curieuse, le grand roi Mathias Corvin (1458–1490), héros sympathique de beaucoup d'anecdotes populaires, ne trouve presque pas de place dans l'*Encyclopédie*. Pourtant, c'est lui qui était le véritable protecteur des sciences et des arts, en transformant sa cour en un lieu de rencontre des esprits brillants de la Renaissance. Jaucourt et ses collaborateurs manquaient sûrement d'informations sur lui, ce qui est un défaut considérable. De toute l'activité de ce roi, ce n'est que la prise de Vienne et de ses alentours qui est mentionnée, dans l'article *Neubourg* (= Klosterneuburg, à deux lieues de Vienne), mais pas dans l'article *Vienne* même.

Les décennies qui suivirent la mort de Mathias Corvin étaient celles de la décadence économique et militaire du pays, décadence qui eut pour conséquence la défaite catastrophique de Mohács. « Bourgade de la basse-Hongrie, écrit Jaucourt sur cette localité, elle est fameuse par les deux grandes batailles de 1526 & de 1687. » La première fut gagnée par le sultan Soliman II « contre Louis, dernier roi de Hongrie qui y perdit la vie. » (Plus précisément, Louis II, dernier roi de Hongrie avant la montée des Habsbourg sur le trône.) La seconde, plus de cent soixante ans après, fut gagnée « par les chrétiens contre les Turcs » (*Mohatz*). La distance temporelle entre les deux batailles marque une époque pleine de guerres et de sièges, époque pendant laquelle une grande partie du pays souffrait

sous l'occupation ottomane. Il y a de nombreux articles dans lesquels le chevalier de Jaucourt indique la date de la prise d'une ville ou d'un château fort par les Turcs, puis celle de sa reprise (parfois seulement l'une de ces dates) : *Gran, Giula, Kanisca, Lippa, Papa, Raab (autrement Javarin), Simonthorna, Vicegrad ou Visegrad, Zolnock* et d'autres (respectivement : Esztergom, Gyula, Nagykanizsa, Lippa, Pápa, Győr, Simontornya, Visegrád, Szolnok). Outre les dates mêmes, l'article *Zigeth* (= Szigetvár) parle aussi d'un événement digne de mention : « C'est en assiégeant cette place en 1566 que mourut Soliman II, fils de Selim, & la victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort : à peine eut-il expiré que la ville fut prise d'assaut. » En revanche, le lecteur attentif de l'article *Bude* (non signé) peut être surpris par le fait que l'auteur inconnu du texte ne dit rien sur la prise de cette ville, capitale du royaume, en 1541, ni sur sa libération en 1686. Ce sont pourtant des dates emblématiques dans l'histoire de Hongrie. La bravoure des défenseurs du château fort d'Eger qui, en 1552, réussirent à repousser les assiégeants trente fois plus nombreux qu'eux-mêmes, n'est pas mentionnée non plus dans le court article *Agria* (= Eger). Cette lacune sera d'ailleurs largement réparée dans l'article *Agria* du *Supplément*, de la plume de C. A., lettres qui marquent probablement Jean-Louis Carra.

À l'époque où le centre du pays était occupé par les Turcs, la Transylvanie, tributaire de la Porte, bénéficiait d'une autonomie relative. Selon deux articles non signés, « Albe-Julie, petite ville [...], capitale d'un comté [...] a été la résidence des princes de Transilvanie », tandis que « les États du pays » s'assemblaient ordinairement à « Clausenburg » (articles Weissebourg ou Albe-Julie et Clausenburg ; villes qui s'appellent en hongrois Gyulafehérvár et Kolozsvár, en roumain Alba Iulia et Cluj-Napoca). C'était aussi l'âge de la Réforme. Contrairement aux provinces dominées par les Habsbourg, en Transylvanie, la tolérance religieuse était généralement respectée. Bien que deux princes de la famille Báthori aient fait « de grands efforts pour y établir la religion catholique [...], la plupart des habitans sont demeurés dans la religion protestante, & ils font encore aujourd'hui le plus grand nombre » (Transilvanie, de Jaucourt). Même la « secte très-fameuse » des unitaires ou sociniens « fleurit long-tems dans la Pologne & dans la Transylvanie » (Unitaires, de Jacques-André Naigeon). Ailleurs, les protestants étaient souvent en butte à des tracasseries, comme par exemple Étienne Kis, « surnommé Segedinus, de Segedin, lieu de sa naissance » (= István Szegedi Kis). « Il souffrit beaucoup de persécutions pour avoir embrassé le luthérianisme, indépendamment de la dure captivité qu'il éprouva pendant trois ans chez les Turcs » (Segedin, de Jaucourt).

Dans l'histoire mouvementée des rapports des Habsbourg et de la noblesse hongroise, l'article Hongrie de Jaucourt, à la base du chapitre CXCI de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, accorde une importance particulière à la conjuration des seigneurs hongrois les plus puissants contre l'empereur Léopold, conjuration dont les chefs furent décapités en 1671 :

Les Hongrois voulurent défendre leurs libertés contre cet empereur qui ne connut que les droits de sa couronne : il s'en fallut peu que le sang des seigneurs répandu à Vienne [plus précisément à Wiener Neustadt] par la main des bourreaux, ne coûtât Vienne & l'Autriche à Léopold & à sa maison ; le jeune Emerick Tekeli [= Thököly], ayant à venger le sang de ses parents & de ses amis, souleva une partie de la Hongrie, & se donna à Mahomet IV. Le siège étoit déjà devant Vienne en 1683, lorsque Jean Sobieski roi de Pologne, Charles V duc de Lorraine & les princes de l'empire eurent le bonheur de le faire lever, de repousser les Turcs & de délivrer l'empereur.

Ce fut le commencement d'une guerre de seize ans dont le but étoit de chasser les Turcs de l'ensemble du royaume de Hongrie. En 1685, les Impériaux reprirent Neuhausel (= Érsekújvár) et « passèrent tout au fil de l'épée sans faire grâce ni à l'âge, ni au sexe » (Neuhausel ; Nové Zámky, en Slovaquie ; article non signé). En 1686, on reprit enfin Bude. L'armée, sous le commandement du prince Eugène de Savoie, remporta plusieurs victoires, entre autres à Mohács en 1687 et à Zalánkemén en 1691 (articles Mohatz et Salankemen = Slankamen, en Serbie). Après la victoire décisive de 1697, près de Zenta, les puissances chrétiennes conclurent le traité de paix à Carlowitz avec la Porte Ottomane en 1699. Seule la région de Temesvár resta aux mains des Turcs qui « la gardèrent jusqu'en 1716 », quand, dans une nouvelle guerre, « le prince Eugène la reprit ; elle est restée à la maison d'Autriche par le traité de paix de Passarowitz en 1718 » (Temeswar = Timișoara, en Roumanie ; article non signé).

L'*Encyclopédie* semble complètement négliger le soulèvement des Hongrois contre les Habsbourg (soulèvement qui dura huit ans, de 1703 à 1711, sous le prince François Rákóczi II), bien que ce mouvement ait été appuyé justement par la France de Louis XIV, dans le contexte de la Guerre de la Succession d'Espagne. Sauf erreur, ce n'est qu'à propos de la petite ville de Lipótvár qu'on trouve une allusion à ce soulèvement : « Les mécontents de Hongrie l'assiégèrent en 1707, mais le comte de Starenberg leur fit lever le siège » (Leopolstadt = Lipótvár ; Leopoldov, en Slovaquie ; article non signé). Il paraît que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les intellectuels français n'accordaient pas à cette insurrection la même importance que les Hongrois pour qui Rákóczi est devenu l'un des symboles de l'indépendance et de la liberté. (Dans le Supplément, on peut quand même lire sur lui quelques phrases dans l'article Joseph I.)

Sous l'empereur Charles VI (roi de Hongrie sous le nom de Charles III), le monarque n'ayant pas de descendant mâle, la succession de la maison d'Autriche étoit sérieusement menacée. L'avenir de la dynastie devait finalement être assuré par une loi spéciale dont l'essentiel est résumé de la manière suivante par l'encyclopédiste Boucher d'Argis : « La pragmatique sanction de l'empereur Charles VI est un pacte de famille pour la succession de ses États héréditaires qu'il déclare indivisibles, & pour le droit de succession de mâle en mâle, au défaut desquels il appelle ses filles, à leur défaut ses nièces, à leur défaut ses sœurs ... » Le texte en fut accepté dans les provinces héréditaires (et aussi en Hongrie) au cours des

années 1723–1724, et présenté à la diète de Ratisbonne en 1731, « où l'empereur en demanda la garantie » (article Pragmatique sanction). Néanmoins, à la mort de l'empereur, plusieurs puissances européennes (la Prusse, la Bavière, la Saxe, la France et l'Espagne) refusèrent de reconnaître la légitimité de sa fille Marie-Thérèse, ce qui déclencha la Guerre de la Succession d'Autriche (1740–1748). Dans cette situation désespérée, la reine conserva son trône grâce à l'aide de l'Angleterre et à l'appui unanime de la noblesse hongroise. Selon l'article Hongrie de Jaucourt : « La maison d'Autriche renaquit de ses cendres : la Hongrie, qui n'avoit été pour ses pères qu'un éternel objet de guerres civiles, de résistances & de punitions, devint pour elle un royaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. » Le secret de ce changement se trouve dans une nouvelle manière de gouverner le pays : « Reine de tous les cœurs, par une affabilité que ses ancêtres avoient rarement exercée, elle bannit cette étiquette qui peut rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable. » Ce qui se dessine dans ces lignes, c'est l'image d'un pouvoir qui agit pour la paix et le bien-être de la société, pouvoir conforme à l'idéal politique des philosophes du dix-huitième siècle. Les articles historiographiques de l'*Encyclopédie*, y compris ceux sur l'histoire de Hongrie, ne sont pas destinés seulement à répandre des connaissances utiles : ils constituent en même temps des arguments dans le combat que leurs auteurs mènent pour un monde meilleur, plus juste, plus raisonnable.